

LA SERICICULTURE

Par Josselyn Prat.

1-SON EXPANSION EN VIVARAIS

La culture du mûrier et l'élevage des vers à soie étaient très anciennement pratiqués en vivarais.

Au XVI^e siècle le nîmois Traucat et Olivier de Serres y propagèrent la culture du mûrier blanc. L'auteur du Théâtre d'agriculture des champs mit au point la méthode d'élevage des vers à soie et développa en Vivarais l'industrie de la soie. Au cours des siècles qui suivirent, culture du mûrier et élevage du ver connurent une grande expansion, surtout dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Au XVIII^e siècle, l'Administration encouragea, par des subventions, les planteurs de mûriers. Dans plusieurs communes du Bas-Vivarais, châtaigniers et mûriers entrèrent alors en concurrence. L'extension des seconds se fit souvent aux dépens des premiers, sur les terrasses situées au bas des versants, dont le sol était plus profond et plus fertile. En 1780 la soie était la principale et la plus riche production du Vivarais. Et en l'an IX, le Préfet de l'Ardèche, Caffarelli, écrivait dans ses « Observations sur l'Agriculture de l'Ardèche » : « la vraie richesse des Ardéchois ce sont les mûriers ; ce n'est que depuis environ cent ans que cet arbre a acquis une grande importance ».

L'expansion de la sériciculture en Vivarais se poursuivit jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Avec 1.233.000 kilos de cocons, l'Ardèche se plaçait, en 1812, au troisième rang des départements producteurs français. En 1846, la production ardéchoise atteignait 1.636.000 kilos. Mais à partir de 1850, de rudes coups allaient être portés à la sériciculture vivaroise par la pébrine.

Les maladies traditionnelles des vers à soie, muscardine, grasserie et flacherie, causaient chaque année des dégâts dans les magnaneries. La pébrine, maladie contagieuse favorisée par les lourdes chaleurs humides ou « touffes », y provoqua des ravages. Ceux-ci eurent de très graves conséquences en Bas-Vivarais où toutes les ressources familiales dépendaient de la sériciculture à laquelle tout était sacrifié. De nombreux paysans, ruinés et désespérés, émigrèrent. D'autres arrachèrent leurs mûriers et plantèrent des vignes. D'autres luttèrent contre la pébrine en utilisant des graines importées de Toscane, d'Anatolie et de Perse.

De Plagnol, un ardéchois, et Pasteur entreprirent des recherches scientifiques afin de prémunir les vers à soie contre la pébrine. Celle-ci fut finalement vaincue en 1875, par Pasteur, qui sauva ainsi la sériciculture. Cette année-là, la production ardéchoise remonta à 1.500.000 kilos de cocons. Mais un

quart de siècle de crise avait découragé plusieurs sériciculteurs qui s'étaient orientés vers la viticulture ou l'élevage et avaient arraché leurs mûriers. De plus, les sériciculteurs se heurtèrent à de nouvelles difficultés : coût élevé d'une main-d'œuvre rare et obligatoire, de ne plus utiliser ses propres graines mais d'acheter des graines sélectionnées et saines, ce qui revenait plus cher que de les produire soi-même. Ajoutons à cela l'ouverture, en 1869, du Canal de Suez par lequel entrèrent en France de grosses quantités de soie d'Extrême-Orient dont les bas prix concurrencèrent gravement la soie vivaroise et empêchèrent une véritable renaissance de la sériciculture du Vivarais.

2- LA SERICICULTURE A SABLIERES

La sériciculture avait sa place dans la polyculture traditionnelle des paysans sabliérois mais elle n'y prit jamais l'importance qui fut la sienne dans les communes bas-vivaroises où, comme l'écrit M. Pierre Bozon, « elle devint une vraie spéculation n'ayant plus rien de commun avec la prudente polyculture classique ». A Sablières elle ne fit pas négliger les autres éléments de la polyculture. Tous les paysans ne s'adonnaient pas à l'élevage des vers à soie, par suite de leur manque de mûriers ; si bien que la production communale était, vers 1850, inférieure à 500 kilos de cocons. Le mûrier, arbre robuste pas trop exigeant pour le terrain, quoique préférant les sols profonds et perméables, s'était bien adapté à Sablières, au-dessous de 600 mètres. Cette altitude est, comme pour la vigne, la limite de sa culture possible. En-dessus de 600 mètres, le froid lui cause des dommages.

Il n'y avait pas, ainsi que pour les arbres fruitiers, de plantations continues de mûriers. On les plantait un peu partout, principalement sur les « accols » bordées de vignes mais aussi le long des chemins, devant les maisons, dans les cours et dans les prés. Les feuilles commençaient à être cueillies à partir de la fin du mois d'avril.

Jusqu'à l'apparition de la pébrine, les paysans utilisaient, pour leur élevage de vers à soie, les graines qu'ils avaient produites l'année précédente. Un gramme de ces graines contenait approximativement 1200 à 2000 œufs. L'once, unité utilisée en sériciculture, valait de 25 à 30 grammes. Les paysans sabliérois faisaient rarement incuber plus d'une once et souvent moins. Lorsque les mûriers commençaient à bourgeonner, on mettait les œufs en incubation. Ils étaient introduits dans de petits sachets que les femmes plaçaient dans leur corsage. Cette pratique était courante mais on plaçait aussi les œufs dans des étuves ou dans des lits.

Pour installer leur élevage de vers à soie, les paysans sabliérois transformaient l'une des pièces de leur habitation, un débarras ou même une chambre, en magnanerie. L'aménagement était sommaire : un assemblage de longues planches formant des compartiments étagés. L'élevage des vers à soie était une préoccupation et un travail constants. Toute la famille s'y employait, au cours du mois de mai. Il fallait chaque jour cueillir des sacs de feuilles de mûriers pour nourrir les vers, très voraces, surtout huit jours avant de monter le long des bouquets de bruyères.

La cueillette de la feuille et l'alimentation des vers étaient le travail le plus absorbant mais il n'était pas le seul. Il fallait aussi espacer les vers à mesure qu'ils grossissaient, changer plusieurs fois leur litière, que l'on donnait parfois à manger aux porcs, et entretenir, à l'aide de braseros, une température constante de 19 ou 20 degrés dans la magnanerie. Le ver à soie est très délicat, il exige de la chaleur, mais si celle-ci est trop forte, le ver meurt ou produit un mauvais cocon.

Lorsque le moment approchait où les vers, leur croissance terminée, étaient sur le point de s'enfermer dans leurs cocons, on mettait sur les panneaux des bouquets de bruyère le long desquels montaient les vers. La levée des cocons, ou « décoconnage », était encore pour les paysans une occasion de fête. On invitait des voisins et des parents à participer à ce travail. Les plus beaux cocons étaient traditionnellement portés à l'église et placés sur l'autel de la Vierge.

Au XIX^{ème} siècle, les paysans filaient eux-mêmes, le plus souvent, leurs cocons. Sur les foyers, établis en plein air et où on ne brûlait que du bois, bouillaient de grandes bassines emplies d'eau dans lesquelles étaient plongés les cocons. Les paysannes dévidaient la soie. Les soies grèges filées étaient portées au marché de Joyeuse, l'un des plus importants, pour la soie, du Vivarais, avec Largentière et Aubenas. Mais cette filature familiale disparut avant la fin du XIX^{ème} siècle. On ne fila plus alors que les cocons abîmés et rendus plus légers par la muscardine. Les cocons sains étaient soit portés au marché de Joyeuse par les paysans, soit vendus à des leveurs communaux qui les filaient ou les revendaient aux marchés.

3-LES AVANTAGES DE LA SERICICULTURE

Les avantages que présentait la sériciculture étaient grands. Tout d'abord, l'arbre qui la permettait n'était pas très exigeant pour le terrain et s'adaptait très bien à Sablières. Il se superposait aux autres cultures et ses feuilles, si on ne les utilisait pas pour faire un élevage de vers à soie, pouvaient être vendues ou données aux troupeaux, aux porcs et aux lapins. Quant à l'élevage lui-même, il imposait certes à la famille paysanne un travail pénible et absorbant mais de courte durée (cinq semaines environ) et d'un bon rapport. La magnanerie était vite et sommairement aménagée. Vers 1880, une once rapportait de 140 à

150 francs. Les frais étaient estimés à 18 francs, non compris le prix de la feuille de mûrier. En moyenne, un gramme de graines produisait 2 kilos de cocons. Une once donnait donc en moyenne de 50 à 60 kilos de cocons.

Les paysans sabliérois vendaient leur production de soies grèges filées ou de cocons, à la foire de Joyeuse, le 20 juin. Ils y achetaient, grâce au prix de la vente de leur élevage, le petit porc qui leur assurerait pour l'année suivante une provision de charcuterie. Beaucoup de petits paysans n'avaient de l'argent qu'après avoir vendu leurs cocons. Aussi les foires du 20 juin, à Joyeuse, connaissaient-elles toujours une grande affluence et une grande animation.

La sériciculture procurait aux paysans plus de revenus que toute autre culture. Ce fait était général pour le Vivarais, au XIX^{ème} siècle, à qui elle rapportait 16 millions de francs en 1850.